

Une parenthèse pédagogique et épistémologique

Ce choix de commencer systématiquement par du descriptif puis d'ajouter une couche conceptuelle n'est pas anodin. Et cela, pour deux raisons complémentaires.

-Tout d'abord, il est pédagogiquement préférable d'avoir observé, et mieux encore touché du doigt, l'objet sur lequel portent les connaissances enseignées. Nous souhaitons ici enraciner les connaissances sur l'entreprise dans des « tranches de vécu ».

-D'autre part, ce choix résulte d'un débat qui traverse le champ de la gestion et plus largement celui des sciences humaines et sociales. Ce débat est celui de la scientificité de la gestion. Quand nous parlons de gestion, s'agit-il d'une science, au même titre que la physique ou la mécanique des fluides ? Ou s'agit-il essentiellement d'un ensemble de pratiques raisonnées ?

Pour cela, un bref détour épistémologique s'impose (l'épistémologie s'intéresse à la relation au monde, au « réel » et aux connaissances que l'on peut établir sur ce monde social qui nous entoure) :

Une science, au sens classique, produit des connaissances certifiées, à travers des mécanismes propres à l'activité scientifique (l'observation, la description d'objets et de phénomènes, la modélisation de ces phénomènes et la vérification expérimentale des prédictions des modèles). Le filtre de la publication scientifique permet ensuite la critique, la contre-expérimentation et d'une façon générale le débat scientifique qui revisite les connaissances produites pour les questionner périodiquement, pour les invalider, en limiter la portée ou en préciser les conditions de validité confirmée, etc.

Des champs connexes à la gestion, comme l'économie, la sociologie ou la psychologie, se sont établis comme sciences, et cela bien que la posture « positiviste » des sciences dites dures ne leur soit pas parfaitement adaptée. En clair, ces disciplines relevant de l'humain et du social ne s'accommodent plus vraiment de la confrontation expérimentale à une réalité posée comme objective et incontournable. La relation du scientifique à ce que nous pourrions spontanément appeler le « réel », c'est-à-dire aux objets et aux phénomènes -ici humains et sociaux- devient en fait partie intégrante des objets et des phénomènes eux-mêmes. Par exemple, existe-t-il vraiment, objectivement, de façon neutre et tangible, un objet social comme une « culture d'entreprise » ? On sent bien que cet objet a été « construit » par celui qui veut l'étudier... Cela vaut aussi en économie pour le PIB ou l'inflation, ou encore, en sociologie, pour les religions ou les classes sociales...

Contrairement à ce que suppose l'épistémologie positiviste du chimiste devant son éprouvette, le chercheur en sciences humaines et sociales –SHS- (celui qui veut dire des choses sur des entités humaines et sociales) ne peut être véritablement extérieur aux objets et aux phénomènes. Le scientifique se retrouve à « construire » les objets et les phénomènes qu'il dit vouloir observer. Cette construction est conceptuelle et sociale. Elle ne saurait être « neutre ». Le chercheur en SHS y met inévitablement beaucoup de lui-même, de ses idées préalables, de ses croyances. Cela signifie que tant les objets et phénomènes étudiés que ce qui en sera dit après les avoir « étudiés » sont des « construits » locaux, c'est-à-dire dépendant du contexte, du chercheur et des conditions de ses investigations. Une posture épistémologique dite constructiviste permet d'échapper au positivisme des sciences dites dures, en posant que les connaissances produites le sont sur des objets construits par ceux-là mêmes qui produisent ces connaissances. Ceci questionne alors les possibilités de généralisation des connaissances ainsi produites ! C'est là une caractéristique essentielle (et un problème majeur) des sciences dites humaines et sociales. Les sciences de gestion n'échappent pas à ce problème.

Mais alors, quelles connaissances enseigner, si elles sont pour l'essentiel le fruit de « constructions locales », toutes biaisées par ceux qui les ont échafaudées... ?

(Notons au passage que la critique constructiviste du positivisme peut déborder des SHS pour s'attaquer au paradigme positiviste des sciences dites dures : le chimiste ne met-il pas un peu de lui-même sinon dans son éprouvette, au moins dans son expérience et dans la façon dont il la conduit et dont il en rend compte ? Mais c'est là un autre débat que nous ne développerons pas ici..., même si ce débat serait important, par exemple pour l'ingénieur souvent enfermé dans une posture positiviste, sans toujours en être conscient).

Au-delà de cette difficulté liée aux SHS en général, certains mettent en cause la place de la gestion au sein des SHS, en questionnant directement sa scientificité, c'est-à-dire son statut de science. La question n'est alors plus seulement ontologique (le statut de la réalité), épistémologique (la relation au monde, au « réel ») ou méthodologique (la façon de produire des connaissances sur le monde). La question devient tout simplement stratégique. Discipline récente, les sciences de gestion n'ont pas encore totalement réussi à se faire accepter et d'aucuns, dans les disciplines connexes, prennent un malin plaisir à nier qu'il puisse y avoir production de connaissances scientifiques sur la vie des entreprises, et des organisations en général, et assèment comme évidence que la gestion n'est qu'un ensemble de pratiques raisonnées. Et d'ajouter que la gestion qui se pique de faire de la science ne peut en général qu'importer des concepts et des théories empruntés à d'autres disciplines, et en particulier à la leur – ce qui n'est pas toujours faux. Mais il est difficile de laisser penser que seuls le sociologue, l'économiste ou le psychologue ont « des choses scientifiques » à dire sur l'entreprise !

Ce dernier point nous conduit donc à nous efforcer de dépasser la présentation descriptive de l'entreprise pour apporter une première couche de conceptualisation. C'est en ce sens que nous parlerons de connaissances et de compréhension étayée de l'entreprise et de son fonctionnement.